

Quand j'avais 17 ans  
Le Roman des Romands

### **Jeep (août 1968)**

C'était peut-être un ancien réservoir. Va pour « réservoir ». Sa circonférence était d'à peu près vingt mètres. Quant à la profondeur, je l'évalue aujourd'hui à deux mètres, mais je suis aussi peu fiable que mes souvenirs. C'était sans doute un peu moins. La nuit était tombée. J'entendais la musique venue de la côte et le ronronnement d'une voiture qui se rapprochait.

De l'autre côté du réservoir, deux hommes se tenaient debout. Leur tête était coiffée de ce lugubre bicornes en cuir bouilli qui était le signe distinctif des gardes civils, aussi inéluctable que le taureau publicitaire qui encombrait les champs d'Espagne.

Ils étaient nombreux et ils étaient partout, les gardes civils, ils pouvaient cogner pour les raisons les plus diverses, des seins nus sur la plage, un état d'ébriété, un blasphème à haute voix ou l'accent catalan.

Les deux silhouettes étaient immobiles. Elles devaient comme moi entendre le moteur et voir les deux phares dont la lumière s'allongeait maintenant jusqu'au réservoir. Et puis un chant, les passagers du véhicule chantaient à tue-tête dans une langue inconnue.

La jeep surgit entre les gardes civils et moi, on disait alors « jeep », on ne disait ni « 4x4 » ni « SUV ». Carrosserie vert foncé (mais comment en être sûr dans cette obscurité puisque la jeep était en quelque sorte derrière ses phares).

Elle n'a pas ralenti. Elle a dépassé le bord du réservoir et s'est comme immobilisée pendant un instant avant de tomber raide au fond. Les gardes civils n'avaient pas bougé. A croire qu'ils étaient là depuis toujours et avaient l'intention d'y rester.

Les portes se sont ouvertes et quatre hommes sont sortis en éclatant de rire, se tapant sur l'épaule, s'embrassant, l'un dansait en tournant sur lui-même, j'avais mal à la tête. Rire au pied de gardes civils, il fallait mal connaître l'Espagne.

Les gardes ont fini par bouger, ils sont descendus dans le trou (c'est un trou maintenant, c'est mon souvenir qui choisit et je l'approuve parce que c'est simple et c'est pratique, ça m'évite de répéter « réservoir » et me laisse « cirque » en réserve).

Chacun sa matraque en main, ils regroupèrent les occupants de la jeep, c'étaient des Japonais, j'en suis sûr comme je l'étais alors. Au même moment apparut une camionnette. Trois gardes en descendirent qui rejoignirent les deux autres. Les portes arrière étaient ouvertes, les Japonais y disparurent, plus personne ne riait. La camionnette fit demi-tour et s'en alla.

Au fond, sur le sable, la jeep avait ses phares encore allumés. Je descendis et caressai le capot. A Moscou il était 22 h 15, la décision était prise d'envahir la Tchécoslovaquie.

par Jean-Jacques Bonvin,  
auteur de *le troisième animal*, éditions d'autre part